



LE COLLÉGIEN.

S' publie tous les quinze jours pendant l'année scolaire.

PRIX.

Pour dix mois.....\$1 00
(États-Unis)..... 1 25

Toutes communications doivent être adressées au Gérant,

AGAPIT BEAUDRY,

Collège de St. Hyacinthe.

Petites notes sur le Syllabus.

POUVOIR TEMPOREL

DE L'ÉGLISE.

(suite.)

Depuis Suarez et Bellarmin, les publicistes et les théologiens catholiques ont expliqué le pouvoir de l'Eglise sur le temporel des rois et des états, d'une manière moins absolue peut-être dans les termes, mais également explicite pour le fonds et pour les conclusions pratiques de cette doctrine. Voici leur théorie :

Le pouvoir qui régit la société civile vient directement de Dieu, quelque soient d'ailleurs les moyens par lesquels ce pouvoir est conféré aux chefs de l'Etat. Le Christ n'a point établi son Eglise pour qu'elle gou-

verne les sociétés civiles et par conséquent ne lui a pas donné sur elles un pouvoir *direct*. Le roi, le président, le parlement, ont sur leurs états respectifs un pouvoir direct, parcequ'ils existent uniquement pour remplir la mission de gouverner ces états.

Le Pape à le pouvoir *direct* de gouverner l'Eglise, c'est le but premier de sa création: mais, n'ayant pas reçu la mission de gouverner la société civile, il n'a pas sur elle de pouvoir direct.

Mais, d'un autre côté, la fin pour laquelle existe la société civile étant naturelle d'abord, comme nous l'avons vu, doit nécessairement être subordonnée à la fin suprême : car Dieu a tout créé pour Lui-même et pour les élus; le salut, la vie éternelle, voilà le but final vers lequel toute créature, matérielle, brute ou rationnelle, doit tendre. Dieu, en faisant de l'homme le roi de la création et en créant le reste pour l'homme, *omnia vestra sunt*, a cependant assigné à ce roi un but surnaturel, le salut. Tout ce qui, directement ou indirectement, ne tend pas à ce but suprême, est perdu. Le pouvoir civil a bien assurément pour fin *immédiate* le bien temporel des

sujets; et voilà pourquoi, il n'a aucun pouvoir sur les choses spirituelles. Mais ce bien doit lui-même, dans le plan de la création, tendre à la fin surnaturelle, le salut, la favoriser dans les moyens qui y conduisent, être réglé d'après les principes selon lesquels elle peut s'obtenir.

S'il en est ainsi, et quiconque admet la création et l'existence de la double substance matérielle et spirituelle comme des deux ordres naturel et surnaturel ne peut en disconvenir, il suit que la fin de la société civile doit être subordonnée à la fin de la société religieuse. Or, la société religieuse, c'est l'Eglise instituée par le Christ : elle, et elle seule, a reçu la mission divine de conduire les hommes au salut. Si Dieu lui a assigné cette fin, il a dû lui en donner les moyens. Et comme rien dans la création n'est soustrait à l'obligation de travailler de quelque façon, au moins négativement en s'abstenant d'être un obstacle, à la fin suprême et universelle, il s'en suit rigoureusement que l'Eglise a dû recevoir de Dieu le pouvoir *d'ordonner, de défendre, de régler*, certaines choses dans l'ordre temporel, dans les sociétés civiles, autant du moins que cela

est nécessaire pour qu'elle puisse poursuivre et atteindre sa fin. le salut des hommes, fin à laquelle *tout est subordonné dans les desseins* du Créateur. Mais ce pouvoir qu'elle a droit d'exercer sur le temporel des états ne lui vient que de sa mission qui est de conduire les hommes au ciel : ce n'est pas parce que Dieu lui aurait dit : " je vous donne les clefs du ciel et les royaumes temporels. " mais parce qu'elle a reçu de Dieu les " *clefs du ciel* " seulement, et que la terre est faite pour le ciel. Ce pouvoir est donc, *de son et directement*, spirituel ; mais, *par accident et indirectement*, il est temporel.

Telle est, en résumé, la théorie du pouvoir indirect des Papes sur le temporel des rois ; théorie mise en honneur surtout par Bellarmin et Suarez, ces deux grandes lumières de la théologie, et soutenue depuis eux par la presque totalité des théologiens et des publicistes catholiques, en exceptant toutefois les gallicans et quelques publicistes récents qui, tout en refusant aux Papes le pouvoir indirect et ne lui accordant qu'un pouvoir pour ainsi dire *de circonstances*, se récrieraient fortement et s'indigneraient même si quelqu'un se hasardait à les classer parmi les Gallicans.

Dans ces derniers temps Son Eminence le Cardinal Manning a exposé avec une grande lucidité et une force de logique à laquelle son adversaire M. Gladstone n'a point répondu, cette théorie sans laquelle l'histoire de l'Eglise est inexplicable à moins qu'on n'admette le pouvoir direct. Le canoniste Bouix a consacré la plus grande

partie du deuxième volume de son grand ouvrage *de Papa*, à cette question ; et ces Notes sur le *pouvoir temporel* sont en partie une analyse de ce qu'il a écrit.

Pour distinguer cette théorie de celle que nous exposerons plus loin, il est bon de remarquer que le pouvoir indirect, quoique spirituel en raison de la fin pour laquelle l'Eglise agit, se peut exercer par des actes de l'ordre temporel. Ainsi le troisième Concile général de Latran (an. D. 1179) excommunia certains hérétiques ; voilà le pouvoir et l'acte spirituels : puis il déclare que les fidèles " sont déliés du devoir de fidélité envers ces hérétiques . . . tant que ceux-ci seront contumaces . . . et contre les dits hérétiques, le Concile prononce la confiscation des biens etc. etc.

Voilà bien certes le *pouvoir temporel* ; c-à-d l'Eglise disposant des choses de l'ordre temporel pour favoriser la fin surnaturelle et détruire les obstacles qui empêchent les hommes d'y arriver. Le quatrième de Latran (1215) fournit un exemple semblable. Le Pape, " *approbante pro majori parte et saniori concilio*," dit un vieil historien, statua que la ville de Toulouse et le territoire conquis par les croisés sur les Albigeois, seraient concédés à Simon de Montfort etc etc. On y confirma la déposition d'Othon IV, et l'élection de Frédéric II — etc etc.

Le concile de Lyon, oecuménique, (1245) prononça la sentence de déposition contre Frédéric II, à cause des crimes commis par ce prince : " qui se imperio et regno . . . reddidit tam indignum . . . suis ligatum peccatis et abjectum, omnique ho-

nore et dignitate privatum à Domino ostendimus, denunci-
amus, ac nihilominus sententiando privamus ; omnes qui ei juramento fidelitatis tenentur adstricti, à juramento hujusmodi perpetuo absolventes : *auctoritate apostolicâ* firmiter inhibendo ne quisquam de cætero sibi tanquam imperatori vel regi pareat vel intendat . . .

Le Concile de Constance et celui de Trente ont clairement revendiqué le pouvoir sur les choses temporelles. Bossuet avoue que St. Grégoire VII et les Papes qui lui ont succédé ont cru avoir de *droit divin* un pouvoir sur le temporel des Etats. Or, pour un catholique cela suffit. On aura beau nous dire que l'Eglise n'avait pas intention de *définir* une *vérité de foi*, il faudra toujours admettre que pendant six siècles, l'Eglise a affirmé pratiquement au moins qu'elle a ce pouvoir. Il nous semble qu'il faudrait qu'un catholique fût bien hardi pour ne voir en cela qu'une longue usurpation bâsée sur une déplorable erreur.

LES CLASSIQUES

AU

COLLÈGE DE ST. HYACINTHE.

La question des Classiques, soulevée en 1852, par l'apparition du livre intitulé, *le ver rongeur*, après avoir causé une grande excitation, avait semblé s'assoupir dans ces dernières années. Mais elle a été ranimée récemment à l'occasion de la lettre d'approbation si explicite que Pie IX a écrite au vigoureux apôtre de la réforme chrétienne des études. On connaît assez généralement que le Séminaire de St. Hyacinthe a partagé les opi-

nions de Mgr. Gaume: mais peut-être ne sait-on pas depuis quel temps l'idée de rendre l'enseignement littéraire plus chrétien dominait dans cette institution.

En 1828, c'est-à-dire, deux ans après que le premier cours se soit terminé à St. Hyacinthe, un jeune professeur, faisant traduire dans sa classe, *l'Appendix de Diis* du Père Jouvency, fut frappé des dangers que certaines parties de ce livre pouvaient offrir aux élèves, et il déplora qu'un temps considérable fut consacré à acquérir la connaissance de cette absurde et immorale mythologie. Sur ses représentations, il fut décidé que *l'Appendix* ne s'expliquerait plus dans les classes. Depuis le Collège de St. Hyacinthe tendit de plus en plus à préserver les élèves d'une admiration trop grande pour l'antiquité payenne et à faire pénétrer les principes chrétiens dans l'enseignement classique.

En 1836, un entretien littéraire eut lieu à la distribution des prix; c'était une appréciation de la littérature grecque, romaine, et française: on y retrouve les idées qui ont été exprimées dans ces dernières années en cette institution sur la question des classiques.

En 1852, un des directeurs du Séminaire fit un voyage en Europe. A Rome, il vit le P. Ventura, qui commençait ses attaques contre le paganisme littéraire, et qui s'étonna d'apprendre que la doctrine qu'il prêchait était déjà enseignée dans un Collège du Canada. Le même membre de cette institution s'entretint à Paris avec l'abbé Gaume qui déjà s'occupait de

la question à laquelle il ne devait pourtant donner tant d'éclat qu'en 1852. Mais cinq ans plus tôt, en 1847, aux exercices littéraires du Collège de St. Hyacinthe, un discours fut prononcé où la nécessité d'introduire les Saints Pères dans l'enseignement classique fut nettement exprimé; cette même année on avait commencé à se servir dans l'institution des classiques chrétiens publiés par Mgr. Parisi.

En 1853, à la bénédiction de l'édifice actuel, faite par le Nonce du Pape, Mgr. Bédini, depuis Cardinal, en présence de plusieurs Evêques, et d'un nombreux clergé, il fut déclaré solennellement que l'on s'engageait à expliquer dans les classes certains ouvrages des Saints Pères, selon la recommandation faite par le Souverain Pontife dans l'Encyclique *Inter multiplices*. Et l'on a été fidèle à cette promesse.

Il n'est pas besoin de dire que le Collège de St. Hyacinthe donna un plein assentiment aux ouvrages de Mgr. Gaume sur la réforme classique, et l'on sait quelle part il a prise à la question par des dissertations, dont à plusieurs reprises, celle-ci a été l'objet aux exercices littéraires qui terminaient l'année scolaire. Néanmoins, dans les discussions qui ont eu lieu à ce sujet et dans les articles écrits sur les journaux, on a tenu à soutenir la thèse, que l'on avait adoptée, avec une modération de langage et un respect à l'égard de ceux qui entretenaient une opinion contraire qui pussent faire éviter une division déplorable et d'acribes récriminations. On a attendu du temps le tri-

omphe d'une idée dont la vérité devait nécessairement prévaloir.

Aujourd'hui l'approbation du St. Père, donnée si nettement aux travaux de Mgr. Gaume, ne tardera pas à faire adopter la réforme dans les institutions ecclésiastiques. Avant longtemps elle sera générale, nous devons l'espérer. Le Séminaire de St. Hyacinthe a tenu à honneur de constater que dès ses premières années, les principes qui ont présidé à son enseignement classique sont ceux mêmes que proclame aujourd'hui le chef de l'Eglise.

COLLEGIANA.

Dimanche. 30 Mai. — Nous avons assisté cette année à la procession de l'Eglise paroissiale: le temps, le chant, la musique instrumentale, tout était magnifique; aussi, nous sommes nous tous retirés la joie dans l'âme d'avoir eu l'honneur d'escorter le Roi des rois dans sa marche triomphale.

Lundi. 31 Mai. — Encore un mois qui s'enfuit, et certes cela n'est pas sans causer du plaisir à plusieurs de nos jeunes confrères qui, comme le petit oiseau mis en cage, commencent à soupirer après l'heureux moment où la clef des champs leur sera donnée. Mais voyons, un mot du spectacle qu'offre notre cour pour vous faire comprendre ce qu'est la vie du Collège à l'approche des Vacances. Regardez ce groupe, écoutant attentivement un confrère qui leur raconte les promesses de ses projets pour celles qui approchent, il est au plus fort de sa verve, lorsque la cloche vint l'avertir que chaque chose doit avoir son

temps et que les vacances ne sont pas encore arrivées. D'ailleurs cette trop fidèle messagère n'apporte pas de la déception à notre seul conteur ; en effet nous apercevons dans différents endroits d'autres élèves relever une figure mécontente à son appel, car voyez-vous ils étaient à bâtir les plus magnifiques châteaux en Espagne lorsque la cruelle est venu mettre fin à leurs si douces illusions. Et ce ne sont pas là les seuls que les Vacances impressionnent : car il en est même qui dans la douleur où ils sont de se voir bientôt contraints de quitter leurs livres, les fréquentent même dans leurs récréations pendant qu'ils en ont encore la faculté ; n'est-ce pas superbe ? Mais voyons donc un peu notre vieux jeu de pelote, serait-il par hasard abandonné ? Point du tout, il se trouve encore des gens assez braves pour affronter les ardeurs du soleil dans le seul but de lui tenir compagnie jusqu'au derniers moments ; le jeu de base-ball n'est pas non plus déserté, quoique la chaleur soit accablante ; ainsi vous pouvez voir que bien que les vacances approchent, la vie du Collège est encore assez bruyante.

Dimanche. 6 Juin. Ce jour si vivement attendu vient enfin de briller ; quel évènement doit-il s'y passer ! Personne ne le sait au juste ; seulement depuis quelque temps on s'occupe de savoir s'il sera beau ou mauvais, et hier soir on s'est allé coucher je dirais presque le désespoir dans l'âme ; car de gros nuages roulaient dans la voute étoilée leurs sombres masses, et semblaient vouloir répandre sur no-

tre globe une pluie abondante ; mais heureusement qu'il n'en est tombé que ce qu'il fallait pour abattre la poussière et rafraîchir la température, qui ces derniers jours était vraiment accablante. Aussi la joie est à son comble ; mais l'ébahissement n'est pas moindre lors que descendus dans notre magnifique salle de récréation nous la trouvons changée en un beau parc dont les spacieuses allées sont bordées d'une double rangée d'arbres à la verte parure.

Une procession, s'écrie-t-on de toutes parts ; et en effet, après la grand-messe, Mr. le Supérieur nous annonça qu'il avait obtenu qu'on fit, cette année, au collège de St. Hyacinthe la procession en l'honneur du Sacré Cœur dans la cour au lieu de la chapelle. Quelques instants après, nous défilions sur une double ligne, croix et bannières en tête, à l'ombre des ornements séculaires de notre cour : cette épaisse voûte de verdure qui couvrait nos têtes et du milieu de laquelle les chœurs des bois semblaient vouloir unir leurs accents aux nôtres pour redire les louanges du Créateur, et lui demander ses grâces ; les éclatantes fanfares de notre bande, qui comme à l'ordinaire contribua beaucoup à ajouter à la solennité et de l'éclat de cette marche de triomphe ; les notes sonores et répercutées de la cloche, l'encens s'élevant dans les airs en décrivant des cercles diaphanes ; enfin tous ces ministres du Seigneur revêtus de leur habits sacerdotaux et servant pour ainsi dire de garde-d'honneur au Dieu de l'univers ; tout contribuait à

rendre le spectacle imposant et à élever l'âme au-delà des régions éthérées pour la transporter aux pieds de l'Agneau, et là, dans un transport d'une joie inénarrable, elle chantait : Gloire, honneur au Fils de David.

Mardi. 6 Juin. — Pour cinq de nos jeunes confrères, ce jour devait être le plus beau de leur vie ; en effet, Celui dont la vue, rempli d'une joie toujours nouvelle et ineffable les Esprits bienheureux, devait pour la première fois venir habiter leurs jeunes cœurs, et les rendre par cette condescendance supérieurs aux Anges eux-mêmes. Notre Chapelle avait été magnifiquement parée pour la circonstance et une courte mais touchante allocution fut adressée par Mr. notre Directeur aux heureux confrères qui pour la première fois allaient prendre place à la Table du Roi des rois. Chacun de nous dans cette circonstance sentit dans son âme les impressions du bonheur ineffable qui accompagne toujours une première communion. Parmi les cantiques qui furent chantés durant la messe, il y a en avait un, chanté ici pour la première fois, et si remarquablement beau que nous le reproduisons ici. Nos lecteurs reconnaîtront ces accords d'une lyre qui plusieurs fois déjà les a ravés.

SOUVENIR D'UN JOUR DE COMMUNION.

J'ai vu l'Agneau, victime au sanctuaire,
Me rappeler le jour de sa douleur ;
J'ai vu l'autel devenir un calvaire
Et se rougir du Sang de mon Sauveur,
Bientôt s'ouvrit l'auguste tabernacle
Et j'entendis un amoureux appel
J'étais convive au festin du Cénacle ;
Mon Dieu, mon Dieu, n'était-ce pas le ciel ?
J'ai vu le Dieu que l'Ange au Ciel contemple
Dans son amour descendre jusqu'à moi.
Alors mon cœur a brillé comme un temple
Illuminé des charités de la foi,
Et j'ai senti ma fragile existence
Se pénétrer d'un principe immortel ;
J'ai savouré la divine substance
Mon Dieu, mon Dieu, n'était-ce pas le ciel ?

J'ai vu s'offrir à la soif qui me presse
Le Sang du Christ, mon trésor ici-bas,
Et j'ai goûté cette ineffable ivresse
Qu'au monde vain D'en ne révèle pas.
Après de moi se prosternaient les anges
En m'apprenant à chanter l'Éternel ;
Je répétais leur hymne de louanges....
Mon Dieu, mon Dieu, n'était-ce pas le ciel ?

J'ai vu le Verbe aux paroles de vie
Silencieux dans son doux Sacrement ;
L'Astre divin sans rayons dans l'hostie,
Le Créateur ressembler au néant !
Mon âme émue adorait sa présence
En lui jurant un amour éternel ;
Et je disais, dans ma reconnaissance,
Mon Dieu, mon Dieu, n'est-ce pas là le ciel ?

J'ai vu l'Époux me dévoiler la flamme
Dont nuit et jour son cœur est consumé ;
Il me disait : " J'avais soif de ton âme,
" Si j'ai souffert, ah ! c'est pour être aimé."
Et je sentais ma brûlante poitrine
Se dilater sous un souffle immortel ;
Il était là... c'était sa voix divine....
Mon Dieu, mon Dieu, j'ai possédé le ciel !

Mrs. les Etudiants en philosophie profitèrent aussi de ce jour, beau sous tous les rapports, pour faire leur voyage de plaisir; la montagne de Belœil était le but de leur course : j'espère bien que ces Mrs., voudront nous passer un petit rapport de leur excursion, afin que nous puissions nous réjouir de leur propre bonheur; néanmoins je tiens à dire, à leur honneur, qu'ils sont partis du dortoir très paisiblement, et sans réveiller leurs confrères; et ils y sont rentrés à une heure fort avancée et en tapinois, comme des gens qui craindraient de se faire voir; mais j'aime mieux croire avec le vieil Horace que comme les anciens philosophes ils n'aiment pas à dévoiler leur sagesse au grand jour,
" Odi profanum vulgus et arceo "
disent-ils sans doute.

Au bas de la première colonne des Collegiana, lisez " qui leur raconte les prouesses de ses dernières vacances et leur expose ses projets pour celles qui approchent ; " au lieu qui leur raconte les promesses de ses projets pour celles qui approchent ; lisez pareillement deux lignes plus bas vient au lieu de vint, qui s'y trouve.

De omni re

St. Hyacinthe.—Mercredi, le 9 Juin, les Messieurs de l'Évêché ont pris le collet Romain. Depuis ce jour, le rabat est en baisse et les collets romains sont cotés très-haut dans tous les cercles où l'on parle de ces choses vénérables.

Le lendemain, le 10, paraît une circulaire de Mgr. de St. Hyacinthe permettant l'usage du collet romain. Voilà sans doute ce qui explique pourquoi les nombreux prêtres qui ont visité le Séminaire ce jour-là étaient sans rabat.

Les classiques chrétiens—Le Freeman's Journal, de New York, remarque en rougissant, dit-il, qu'aux États-Unis, un ministre presbytérien a été le premier, et jusqu'ici peut-être le seul, qui ait adopté les classiques chrétiens pour les classes. Par notre article sur cette question, l'on verra qu'ici cette réforme est déjà de l'histoire ancienne, si ancienne vraiment que ceux qui l'ont introduite seront peut-être dans le cas de dire avec un vieux poète un peu privé de quelq' honneur mérité :

Tulit alter honores.

 La sortie des élèves du Collège de St. Hyacinthe aura lieu le 6 Juillet à la satisfaction générale. 

Nous avons reçu une lettre de notre Gérant, Mr. A. Beaudry; nous sommes heureux d'apprendre qu'il est mieux. Au reste, la verve guerrière avec laquelle il répond aux malices d'H... dans le dernier numéro du Collégien, est une preuve suffisante de l'amélioration de sa santé. Nous regrettons vraiment que cette lettre nous soit parvenue trop tard pour être insérée.

Edmond réprimande Ernest

à propos du coucou

Edmond.—Quoi! Ernest infidèle à ses promesses! Ernest! Toi! Quel est donc ce bruit répondu sur ton compte? En croirai-je mes oreilles? Est-il possible que, subitement excité à la vue d'un pauvre coucou, et gémissant de n'avoir pas d'armes toi même, tu aies appelé à ton aide un malheureux chasseur qui s'est prêté à ton caprice? A quoi donc m'auraient servi mes exhortations d'au-refois? Me faudrait-il donc recommencer comme de plus belle à te prouver que les petits oiseaux sont le salut des moissons et que celui qui tton attaque ses compatriotes frappe sa patrie tout entière? Aurais-je besoin d'en appeler encore à des faits? Devrais-je mettre sous tes yeux de nouveaux exemples, te peindre la fameuse stupéfaction des hommes du gouvernement belge, s'apercevant que leurs primes pour la destruction des moineaux avait eu pour résultat une multiplication épouvantable des insectes, un appauvrissement effrayant des moissons, et offrant de nouvelles primes pour le rappel et la réintégration des exilés? ou cette douloureuse consternation des habitants d'une ville méridionale de la France complètement privée de petits oiseaux, par la barbarie d'une bande d'écoliers infâmes qui les avaient massacrés en vacances, et attendant vainement pendant de longues années leur retour, jusqu'à ce qu'enfin un couple de rossignol osât timidement se montrer et établir domicile en cet endroit? Je te le demande, me faudrait-il revenir sur toutes ces choses? Mais tu me paraissais pourtant si sincère, si ferme, si généreux! Et tu étais ému incontestablement et tu parlais du cœur! Non, vraiment, je ne te comprends pas: quel horrible méfait tu viens de commettre encore aujourd'hui! Serait-ce que ceux qui font les plus magnifiques promesses seraient les plus incorrigibles sujets? Et faudrait-il donc qu'il ne fût jamais possible de trouver d'exception à cet austère et ironique principe du poète :

Chassez le naturel, il revient au galop?
Ernest. Il faut avouer, Edmond, que tu ne me ménages pas. Quelle verte semonce! quelle véhémence! quel feu! Il est fort heureux que ce soit mon meilleur ami qui me tance de cette façon; car n'étant pas plus coupable que je le

suis, la chose aurait certainement tourné mal si c'eût été un autre que toi.

Edmond.—Quoi ! tu oses dire que tu n'es pas coupable ! Et ta conscience est encore toute souillée de remords, comme tes mains le sont encore de sang !

Ernest.—Tu es impitoyable, Edmond, tu veux m'écraiser par tes reproches : eh ! bien, cesse de m'accuser ; car c'est moi qui vais t'accuser à ton tour. Que signifie cette conduite, cet emportement, cette colère ? Ah ! je suis plus convaincu que jamais de la vérité de cet axiome : *errare humanum est*, on a beau être sage, on n'est pas à l'abri de l'aveuglement. Ta science, Edmond, ta science évidemment subit une éclipse en ce cas-ci : car je préfère t'accuser d'ignorance que t'accuser d'injustice. Il faut que tu ignores les mœurs horribles, le caractère ignoble de cet oiseau que j'ai fait tuer : autrement, non tu ne m'aurais pas blâmé, tu m'eusses, au contraire, approuvé.

Edmond.—Ah ! certes, Monsieur Ernest, il paraît qu'on est bien savant aujourd'hui ! Les rôles sont changés donc : à moi de faire des questions et à vous de m'instruire. Vous plairait-il, Monsieur l'ornithologiste, de m'apprendre quelles sont les mœurs, quel est le caractère du coucou ? J'ai toujours pensé, moi, avec M. Provancher et avec M. Lemoine, que le coucou était un des meilleurs amis du cultivateur, qu'il ne se nourrissait à peu près que d'insectes et qu'il détruisait ainsi quantités de larves nuisibles à l'agriculture. Pauvre ignorant que je suis ! il paraît que le coucou est toute autre chose que cela : eh ! bien, Monsieur Ernest, vous plairait-il de me désabuser et de m'instruire sur le coucou ?

Ernest.—Au diable, Edmond, ton ironie et tes injures : je te dis que le coucou est un volatile infâme, traître, brigand, exécrable, voleur, assassin, indigne de vivre ; et voilà pourquoi je le tue ou je le fais tuer sans scrupule, avec satisfaction, avec plaisir, parce que c'est l'ennemi des petits oiseaux, dont il pille les nids et dont il fait ses victimes ! Ton regard narquois semble me demander d'où je tiens cela : je vais te le dire Edmond ; je tiens cela de Toussenel. Tu t'imagines sans doute que je n'ai rien lu sur les oiseaux ; eh ! bien tu te trompes j'ai lu Toussenel. Veux-tu savoir ce qu'il dit.

“ Le coucou est l'ogre, le coucheur, l'épée de Damoclès de toutes les espèces

chanteuses qui nourrissent leurs petits avec des insectes. C'est un fléau, dont l'atteinte toujours mortelle semble choisir ses victimes parmi les plus intéressantes familles. Il immole chaque année des hécatombes de Fauvettes, de Rouge-Gorges, de Rossignols, de Bec-Figues & Un naturaliste anglais s'est livré à de profonds calculs de statistique pour savoir le chiffre des petits oiseaux que le Coucou détruisait bon ou mal au dans les Îles Britanniques. Il est arrivé à un chiffre de deux à trois millions ! Le coucou est un des plus épouvantables emblèmes d'infamie que la nature a forgés, c'est un miroir de perversité omnimode qui reflète, avec une intensité étrange, les sept nuances de la gamme du vice., dite des sept péchés capitaux, Gourmandise, Paresse, Avarice, Luxure, & avec la soif du meurtre et l'ingratitude féroce par dessus le marché. Le jeune coucou débute dans la vie par le crime ; ses yeux ne sont pas encore ouverts à la lumière du jour, que sa conscience est déjà chargée de cinq ou six infanticides ! ”

Eh bien ! Monsieur Edmond, Toussenel est-il assez énergique ? suis-je coupable ou ne le suis-je pas ? Le coucou va de pair selon moi avec les éperviers, les émerillons, les cornilles : est-ce que je commettrais un si grand crime anti-social, en faisant tuer de ces oiseaux ?

Edmond.—Pauvre Ernest, oui vraiment, tu fais pitié. Ne te corrigeras donc tu jamais de cette légèreté de jugement, de cette précipitation à soutenir un parti, de cette étude superficielle des choses ? Pourquoi marcher toujours ainsi sur le sable mouvant, et ne pas préférer la solidité inébranlable du roc ? On est établi sur le roc, lorsque l'on possède l'évidence et la certitude. Eh bien, je te le demande, quelle certitude as-tu, en m'affirmant que le coucou est un oiseau détestable ? As-tu pris le soin d'examiner s'il y a plusieurs espèces de coucous dans le monde, ou s'il n'y en a qu'une seule ? Et au cas qu'il en y en eût plusieurs, t'es-tu demandé de quelle espèce parlait Toussenel ? Tu ouvres les yeux et tu pâlis ! Ah ! certes, ce n'est pas sans motif. Tu t'aperçois en ce moment de ton étrange mystification : notre coucou n'est pas le même que le coucou d'Europe, et ce n'est pas du premier que parle Toussenel ; c'est du second ! Quelle abominable bévue. Quelle étourderie ! quelle méprise ! Et que deviennent maintenant tes protestations d'innocence ? et que dis-tu de tes accusations à mon a-

dresse ? Mais je veux bien passer sur tout cela, dans l'espérance que tu profiteras de cette leçon et que tout en étant à l'avenir plus réfléchi dans tes lectures, tu seras en même temps plus respectueux à l'égard du Coucou.

N. B. — Edmond demande grâce au public pour Ernest, en faisant remarquer la son erreur : il prenait le coucou aux yeux rouges, *coccygus erythrophthalmus* pour le coucou d'Europe, *coccygus canorus*, lequel est sans contredit un brigand ; 2o ses bonnes intentions : il voulait délivrer les petits oiseaux d'un de leurs ennemis les plus cruels.

PETITES CAUSERIES

SCIENTIFIQUES.

XVII

Ernest.—Est-il vrai, Edmond que les serpents servent en médecine ? On me l'a assuré souvent ; je n'ai pas voulu le croire ; mais sur mon honneur ! si je savais que je fusse exposé, malade, à prendre un remède tiré du serpent, je voudrais toute la médecine au diable et tous les médecins à la malédiction !

Edmond.—Alors, mon cher, c'est fort heureux que tu vives au XIXe siècle, et rends grâce à ta bonne étoile ; car un petit nombre de siècles plus tôt, et tu te fusses soigné, comme tout le monde, ni plus ni moins au serpent. Parmi tous les serpents, la vipère était la plus estimée. Panacée que cette vipère ! s'écriaient les médecins : à part la tête, la queue et les entrailles, je ne sache pas qu'il y eût la moindre partie du reptile qui ne fût destinée à la cure de l'humanité souffrante. On s'en servait contre l'épilepsie la paralysie, les dartres, la goutte, la phthisie, les scrophules, une foule de maladies de peau, les hémorroïdes, les rhumatismes et c'était tantôt un onguent, et tantôt un bouillon, ici un lérimont, là une poudre. Dieu seul sait si c'est à la vertu de ces traitements ou à la bonne foi des malades que les médecins ont dû leurs succès... lorsque succès il y a eu. Mais par bonheur, il n'en est plus de même aujourd'hui : grâce à l'étude approfondie des végétaux et des minéraux, c'est à deux règnes que la science moderne emprunte ses médicaments et ses drogues. Exhale donc, si tu le veux, ta colère, ton indignation contre ces mauvais Esculapes des siècles passés qui n'avaient rien de mieux à administrer que des serpents ;

mais à nos médecins d'aujourd'hui, qui disposent glorieusement de la quinine, du calomel et du chloral, amour, confiance, respect et vénération.

Ernest.—Ah ! parbleu, oui ; mais ce qu'ils nous donnent à prendre n'en est pas moins la plupart du temps, exécration. Au reste je veux bien croire sur ta parole, qu'ils ne nous traitent pas au serpent. Bonjour donc, Messieurs les médecins, je passe maintenant à une autre question. Est-il bien vrai, Edmond, qu'il y a l'homme, abandonné à lui-même, obéissant à ses ignobles inclinations, et tombant d'erreur en erreur et d'abaissement en abaissement, en vienne jusqu'à se prosterner devant les reptiles, ériger des temples et des autels aux serpents, leur consacrer des prêtres et des prêtresses, leur offrir des hommages et leur adresser des prières ?

Edmond.— Hélas ! oui, ce n'est que trop vrai. Ainsi est faite l'humanité. Quand tu auras vieilli de quelques années, mon cher, quand tu auras embrassé dans son ensemble le développement du genre humain depuis Adam jusqu'à nous, quand tu auras sérieusement étudié l'homme et que tu auras vu de près sa dégradation profonde, inénarrable, partout où il repousse le culte et la notion du vrai Dieu pour s'enfoncer encore plus avant dans la fange du vice que dans l'obscurité des forêts ou l'immensité des déserts ; oh ! que de fois alors tu auras senti dans ton cœur un mal, une souffrance, une amertume extrême, pendant que tes yeux se seront remplis de larmes et que ta bouche aura murmuré cette parole ; ô humanité ! humanité ! tu n'as été faite pour briller à côté des anges, et tu te ravalas audessous de tout ce qu'il y a de plus vil : ton humiliation n'a pas de nom : c'est l'extrême de toutes les humiliations et de toutes les hontes !— En Asie, Ernest, il n'est pas rare de voir de pauvres Indiens, ignorants et superstitieux, tomber à genoux, les mains jointes et dans l'attitude de la prière, en présence des serpents les plus venimeux et les plus horribles, quand ils les aperçoivent passant auprès d'eux. Hélas ! combien d'imbéciles trouvent ainsi la mort, n'osant pas faire un seul mouvement pour se soustraire à l'honneur d'être dévorés par leur dieu ! Ils croient, les insensés ! que la possession d'un serpent au sein d'une famille est une source de grâces et de bénédictions. Qu'on aille voir dans cette chambre profonde, obscure, ouverte

seulement par le haut : il est là, le reptile, objet de crainte et de vénération, que les Indiens conservent, qu'ils nourrissent avec les mets les plus recherchés et quelquefois même avec des enfants. Est-il merveilleux après cela, que le diable exploite largement, au profit de l'enfer, d'aussi favorables dispositions ? C'est sous la forme de serpent qu'il perd l'humanité au Paradis terrestre ; il aime encore ce stratagème ; et là, en Asie, s'emparant assez souvent des reptiles que les Indiens craignent et vénèrent, il opère par eux des prodiges, il parle : il demanda un jour d'être porté dans le temple et d'être placé sur l'autel ; et il ne se déclara satisfait que lorsqu'il vit tout le peuple, assis de crainte, agenouillé pieusement devant lui et l'adorant en se prosternant le front jusque dans la poussière. O infernal ennemi de l'homme ! faut-il qu'il se substitue à Dieu aussi effrontément, et qu'il enserre déjà, aigle maudit, dans ses griffes horribles, et au milieu d'un triomphe si grand, à la face du ciel et de la terre des multitudes innombrables de victimes qu'il ne flatte ici bas que pour tourmenter plus impitoyablement dans ses royaumes de feu ! Voilà ce qui se passe en Asie. Quelle honte ! Et pourtant c'est en Afrique, Ernest au sein de ces brûlantes contrées où l'homme s'est le plus abruti par l'énervation que lui causaient les climats et par la férocité que lui inspiraient les souffrances et les privations de toute sorte ; c'est en Afrique, dis-je, qu'il faut aller chercher la religion des serpents, plus profonde, plus enracinée, plus dégradante que partout ailleurs. Là, on peut dire que le dieu national en beaucoup d'endroits est le serpent. Et pourtant quelle distance ! quelle incommensurable distance entre ce grossier animal et le vrai Dieu ! Et ce n'est pas le vrai Dieu que les Nègres adorent, c'est le reptile. Oui ! c'est le reptile, ou plutôt c'est le démon : ils lui consacrent leurs temples les plus magnifiques et ils le tiennent solennellement exposé en vénération sur l'autel. Heureux les prêtres du Devin ou du Fétiche ! Heureuses les jeunes filles choisies pour être les femmes du Serpent ! Heureuses les mères à qui on demande un enfant pour le sacrifier à la nourriture ou seulement à la gloire du Dieu ? Et cependant, au fond de tout cela, se cachent d'horribles et d'effroyables mystères : car chaque année, à l'époque où le maïs commence à verdoyer, lorsque de vieilles prêtresses,

armées d'une massue, parcourent les bourgades, et choisissent de jeunes filles pour devenir femme du serpent, il se fait un mensonge et une trahison : ce n'est pas femmes du serpent que deviendront ces jeunes filles : elles deviendront femmes des prêtres. Elles sont amenées au temple, toutes remplies d'illusions ; on les enferme, on les instruit d'abord à chanter des hymnes et à danser en l'honneur de la divinité ; on leur imprime ensuite sur le corps avec un poinçon de fer, de nombreuses figures de serpents ; après quoi, le temps du mariage étant venu, on les fait descendre dans un caveau sombre et lugubre, où, au milieu du vacarme le plus bruyant des anciennes prêtresses, elles sont livrées aux prêtres, connaissent tout à coup leur destinée et apprennent immédiatement qu'elles mourront de la mort la plus effroyable, si elles osent jamais révéler le mystère. Voilà l'Afrique ! Voilà ce qu'est le serpent en Afrique !

O Ernest, Ernest, le démon est-il assez triomphant et l'homme lui-même est-il assez dégradé ? Ah ! plutôt à Dieu encore que ce fût tout, et qu'il n'y eût pas jusqu'à notre Amérique si belle, à notre continent de forêts, de prairies et de montagnes, à notre terre de sérénité, de grandeur et de poésie, qui ne fumât encore, en plus d'un endroit, et particulièrement au Mexique, du sang de bien des milliers de victimes, immolées autrefois à la gloire ou à la prétendue satisfaction des serpents ! Mais, hélas ! non. L'Amérique n'est pas intacte ! Lorsque les Européens pénétrèrent pour la première fois au Mexique, ils restèrent saisis d'épouvante et ils reculèrent, frappés d'horreur, à la vue des monceaux d'ossements qu'ils trouvèrent accumulés çà et là autour des temples, restes affreux, seules restes de toutes ces victimes humaines, sacrifiées pendant tant d'années, pendant tant de siècles peut-être par un fanatisme atroce et barbare. Mais pitié, après tout, pour ces Indiens, ces Nègres, ces Sauvages, pitié pour ces pauvres ignorants et ces infortunés, oui, pitié pour eux ! puisqu'on a vu les Romains, les maîtres de la civilisation, se prosterner devant des légumes, et tant d'autres peuples réputés sages parmi les anciens vouer leurs adorations aux animaux les plus stupides et les plus vils. Souviens-toi, Ernest, de cette épigramme sanglante, lancée avec tant d'apropos contre les Égyptiens par un poète :

En Egypte, jadis, toute bête était dieu,
Tout homme, au contraire, était bête !

ATTENTION !!! ATTENTION !!!

Les écoliers sont priés de se rappeler que Mr. Daigneault a transporté son magasin dans le bloc ci devant occupé par Mr. A. Maynard.

Les Ecoliers trouveront toujours chez Mr. GODFROY DAIGNEAULT un assortiment des plus complets de :

- Draps à capot d'Écolier,
- Draps à pardessus, Ceintures,
- Casquettes, Gants Chiques,
- Pardessus en feutre, &c., &c.

Une GRANDE REDUCTION DE PRIX sera faite aux Ecoliers.

Les Messieurs du Clergé trouveront au magasin du sousigné les meilleures *Étoffes à Soutanes*, à des prix très-réduits.

G. DAIGNEAULT.

Place du Marché St. Hyacinthe.

**AU CLERGE.
AUX FABRIQUES.**

M. A. KEROACK.

COIN DES RUES CASCADES & STE. ANNE.

Vient d'ajouter à son établissement de Librairie un département pour la *Commission*. Étant en relation avec des maisons de confiance *Françaises, Anglaises et Américaines*, il pourra fournir, sur commande, toutes espèces d'articles, tels que :

- ORNEMENTS D'ÉGLISES,
- VASES SACRÉS,
- ORFÈVRES, BRONZES,
- ARTICLES DE FANTAISIE.

Toujours en mains, comme par le passé, *Livres de Piété, de Littérature, Classiques, Papeteries, Tapisseries, Images, Chromos, Chemis de Craie, Cadres, Chapelets, Crucifics, Statues, Bénitiers, &c., &c., &c.*

Liste spéciale.

- GRADUEL VESPERAL ROMAINS.
- PAROISSIEN ROMAIN NOTE.
- CHANTS LITURGIQUES.
- PETIT CEREMONIAL ROMAIN,
- RITUEL ROMAIN,
- APPENDICE AU RITUEL,
- EXTRAITS DU RITUEL,
- MISSELS ET BREVIAIRES,
- &c., &c., &c.

(N. B.) Le *Catalogue* est paru en Décembre dernier, et comprend l'*Almanach* le plus volumineux et le plus utile qui ait jamais été publié en français dans ce pays. M. M. les Marchands du District de St. Hyacinthe et des environs sont priés de ne pas en acheter d'autres.

M. A. KÉROACK.

**PORTRAITS !!
PORTRAITS !!
PORTRAITS !!**

L'Atelier Photographique de A. DENIS n'est surpassé par aucun autre à St. Hyacinthe.

La lumière y est distribuée de manière à donner aux photographies les *Ombres* et le *Fin* tant recherchés par les connaisseurs.

Un *Artiste* très capable employé pendant 10 ans chez M. NORMAN de Montréal, est attaché à l'Établissement. Les *Prix* sont toujours *plus bas* qu'ailleurs.

A. DENIS & Cie.

ÉPICERIES!!!



AGENT POUR LE CHEMIN DE FER "PASSUMPSIC".

N. A. BOIVIN.

Place du Marché, St. Hyacinthe.



L. BEAUDRY

HORLOGER.

Grand assortiment de *montres, chaînes, épinglettes, &c., &c.*

Toutes réparations de montres ou autres bijoux faites avec soin et ponctualité

**E. H. RICHER.
LIBRAIRE**

COIN DES RUES CASCADES ET STE. ANNE;

- Livres de piété, Livres classiques,
- Littérature, Images
- Papier, Chapelets
- & & &

Fournitures de bureau au complet.

Messieurs du Clergé pourront se procurer, en s'adressant au sousigné, tous les Livres de *Théologie, Ascétique, &c.* publiés dans le catalogue de la maison Rolland aux prix de Montréal.

Aussi

TABAC, CIGARES,

PIPES, POTS A TABAC,

et tout ce qui regarde cette spécialité.

E. H. RICHER.

VIN DE MESSE.

Avec la bienveillante autorisation de SA GR. MGR. DE ST. HYACINTHE.

Les sousignés, ayant fait un arrangement avec la Maison J. HUDON & Cie de Montréal, prennent la liberté d'informer M. M. les Membres du Clergé qu'ils pourront leur vendre le VIN DE MESSE aux mêmes *prix et conditions* qu'à Montréal.

- CIERGES DE TOUTES GRANDEURS,
- HUILE D'OLIVE, LAMPIONS.

ÉPICERIES.— de toutes espèces et de première qualité.

- ÉTOFFES À SOUTANES,
- ÉTOFFES À PARDESSUS,
- TWEEDS, &c. &c. &c.

Nous comptons sur votre bienveillant patronage et une prochaine visite.

RAYMOND, FRÈRES.

ALPH. RAYMOND.

NOË. RAYMOND.

VENDRE.

À L'ATELIER DU "COLLÉGIEN".

"NÉCESSITÉ DE LA RELIGION DANS L'ÉDUCATION", par le Rev. Mr J. S. RAYMOND, V. G. Prix.....15cts.

Une excellente traduction française de l'Anthologie Prix.....15cts.

Aussi, *Cantiques, Prières, &c.*

A. BEAUDRY, Gérant.